



**HAL**  
open science

## Les femmes et le breton

Anne Guillou

► **To cite this version:**

Anne Guillou. Les femmes et le breton. La Bretagne Linguistique, 1998, 11, pp.227 - 231.  
10.4000/lbl.9956 . hal-04604981

**HAL Id: hal-04604981**

**<https://hal.univ-brest.fr/hal-04604981v1>**

Submitted on 7 Jun 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



---

## Les femmes et le breton

*Women and Breton*

**Anne Guillou**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/9956>  
ISSN : 2727-9383

### Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 1998  
Pagination : 227-231  
ISBN : 2-901737-32-3  
ISSN : 1270-2412

### Référence électronique

Anne Guillou, « Les femmes et le breton », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 11 | 1998, mis en ligne le 17 novembre 2023, consulté le 15 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/9956> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.9956>

---

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# Les femmes et le breton

*Women and Breton*

Anne Guillou

---

- 1 Le court texte donné ici n'est pas l'exposé d'une recherche approfondie, longtemps mûrie par une réflexion continue ou bâtie sur une enquête répondant à toutes les précautions méthodologiques. Ce n'est qu'une modeste contribution à la question bien légitime posée en titre : y a-t-il une manière spécifique de poser la question du breton quand il s'agit des femmes ? Sollicitée de parler de ma propre approche, j'ai puisé dans les études menées sur la langue et ses pratiquants des deux sexes. À ces sources d'information, explorées lors de mes travaux d'investigation sociologique, j'ajoute mon expérience personnelle et les multiples observations menées auprès de la population féminine bretonne d'aujourd'hui. Ma connaissance empirique de la question vient du fait que je suis bretonnante de naissance, qu'une longue socialisation française m'a « fait perdre » l'usage de ma langue maternelle et, malgré toutes les possibilités de reconquête qui me sont offertes à présent, je n'ai pas jugé bon de reconstituer l'héritage dissipé.
- 2 En examinant les rapports que les femmes entretiennent avec la langue bretonne, j'ai pu constater, après bien d'autres, que les femmes de ma génération ont été portées à abandonner plus rapidement, plus massivement que les hommes, la langue bretonne. La plupart des recherches menées sur cette question semblent aller dans ce sens. On dit aussi que l'exode féminin a précédé l'exode masculin et la perspective de cet exil, plus ou moins imposé, les a soutenues durant l'âpre temps de l'apprentissage du français. L'acculturation dans une langue étrangère est d'autant plus aisée que le bénéfice escompté est vital pour la personne. Si l'ascension sociale, à quelque échelle que ce soit, est assurée par l'assimilation d'une autre culture, le choix est clair pour un grand nombre. Il faut à tout prix réussir l'absorption de la langue étrangère. Les femmes ont été innombrables à faire ce choix.

## Les femmes éducatrices des filles

- 3 Avant même d'analyser cette disposition des femmes à accepter ce processus d'acculturation, voyons quelle était leur place dans la diffusion, la reproduction de la langue bretonne. Comme il est dit dans l'expression « langue maternelle », la pédagogie de la langue auprès des tout petits enfants revient, en Bretagne comme partout ailleurs, aux mères. On peut agrandir le cercle féminin aux grands-mères, aux tantes, aux sœurs aînées. Dans les sociétés rurales traditionnelles, c'est auprès des femmes que les enfants en bas âge acquièrent tout à la fois les rudiments de la langue, la lecture des signes les plus sensibles de l'appartenance religieuse, les bons usages en matière de langage et la maîtrise des fonctions naturelles. L'expression peut paraître alerte, mais il faut bien reconnaître qu'aux femmes incombe la tâche complexe d'éduquer les orifices, de réprimer ou de réguler les bruits et les sons qui proviennent de l'organisme. Une fois le corps socialisé, régulé, contrôlé, l'enfant peut entrer dans la vie publique, la vie sociale et les garçons commencent alors leur initiation virile. Dans certains ouvrages, il est dit que le petit garçon breton portait la robe quelque temps et c'est seulement en approchant ses deux ans qu'il était soumis à une différenciation sexuelle par le vêtement. Du même coup, les rapports avec ce jeune individu, devenu masculin, changeaient.
- 4 Le contenu de l'enseignement du breton de la mère se rapporte essentiellement aux lois du corps, à la maîtrise des instincts naturels, à la socialisation primaire. Cette acculturation du premier âge introduit également aux signes et symboles permettant la communication avec les proches mais reste, la plupart du temps, une langue domestique. L'enfant, qu'il soit de sexe masculin ou de sexe féminin, ne découvrira que plus tard la langue sociale, celle du dehors, celle des hommes et celle des lois et du pouvoir. Langue de l'enfance, mais non de la petite enfance, ce parler adulte sera incorporé de manière diverse : avec bonheur et satisfaction pour les uns, avec peine et honte pour d'autres.

## Les pères « émancipateurs » des filles

- 5 On a dit plus haut que beaucoup de femmes bretonnes ont tourné le dos allègrement à la langue bretonne. La perspective de rompre avec cette langue, c'était avant tout celle d'échapper au monde qui la pratiquait et qui ne promettait aux femmes qu'une existence dépendante, silencieuse et sans autonomie. Maintenant que le temps est passé, que la pratique de la langue est devenue plaisante et est complètement réhabilitée, je m'interroge sur la raison pour laquelle certaines femmes de ma génération ont conservé l'usage de la langue bretonne, n'ont pas vu cette pratique comme conservatrice ou honteuse. Connaissant quelques cas d'acculturation bretonne réussie, j'en viens à formuler l'hypothèse suivante : la pratique du breton a été préservée, conservée vivante, chez des femmes qui furent initiées à cette langue par leur père. Autrement dit, le breton proposé à l'enfant comme langue du père, langue du dehors, langue sociale, est valorisé et n'a jamais signifié enfermement dans l'univers domestique, domination du sujet et du genre.
- 6 Les cas suivants éclaireront le propos. En premier lieu, il y a Annaïg, la cinquantaine, fille d'un cadre supérieur parisien amoureux de la Bretagne, inculquant à ses enfants la langue et la vénération de cette terre des origines. Annaïg, devancée par ses frères et

sœurs dans l'acquisition de l'excellence française, persiste dans son acculturation bretonne. Celle-ci est positive, elle vient de son père, figure émancipatrice, proposant comme un idéal l'adhésion à la langue bretonne, celle du territoire de référence. Dans la compétition fraternelle, ce qui sembla une sorte de refuge (l'investissement dans la langue bretonne) devint pour Annaïg le moyen, l'argument de son insertion sociale et professionnelle. Elle a bâti sa vie professionnelle sur ce capital incontestable, la parfaite possession de la langue bretonne. Elle le parle et vient d'être remarquée par la qualité littéraire de son premier roman en breton. Le breton était sa langue paternelle.

- 7 Denise a le même âge, la cinquantaine. Fille d'agriculteurs assez aisés de Pleyber-Christ, elle a également des frères et sœur et a voué à son père dans son enfance, une admiration profonde. Dans l'initiation à la vie sociale, faite en breton, la figure de son père revient, non pas idyllique, mais forte, Denise ne craignant pas de lui tenir tête au besoin. Ce qui lui reste de son enfance, c'est l'image d'une mère souffrante, dominée par son père. Ce dernier lui a inculqué, toujours sur fond de langue bretonne, les images exotiques et exaltantes du milieu paysan où la famille vivait. L'amour des chevaux, symbole viril par excellence en ce pays haut-léonard, l'affirmation des hiérarchies (maintenir les domestiques à leur besogne pendant que le maître courait foires et marchés), etc.
- 8 Denise n'a pas fait d'études supérieures, mais une formation secondaire complétée par des cours de secrétariat. Elle émarge aujourd'hui à ce qu'on appelle le corps des personnels communaux. Sa connaissance de la langue bretonne, la langue paysanne d'autrefois enrichie de quelques néologismes utiles, est parfaite. Le plaisir de parler le breton est tel qu'elle recherche volontiers, dans toute rencontre nouvelle, dans toute assemblée, le locuteur breton éventuel. Dans la langue bretonne, elle dit aimer certains mots comme on dit aimer certains plats, certaines confitures. Il en est ainsi de « *puzugur* » (que le dictionnaire ne connaît pas mais qui est d'un usage familier dans cette région et veut dire « parce que ») ou « *petari* » (« que veux-tu ? », qu'on doit écrire « *petra ri* ») qui concrétise à lui seul toute la résignation du monde. Ou encore « *perak* » (« pourquoi ») ou « *abalamour* » (« parce que »). Ces mots sont si vivants pour elle, si chargés d'une personnalité singulière qu'elle souhaiterait en faire les personnages d'une pièce où chacun développerait son tempérament. Ce rapport heureux à la langue des ancêtres, je le penserais dû au père qui a socialisé l'enfant et lui a donné des perspectives de vie, de découverte et d'existence en langue bretonne.
- 9 Cécile, née en 1939, a également un parcours intéressant. Si je l'ai interrogée sur son rapport au breton, c'est qu'elle m'apprit que l'hiver passé, elle s'était inscrite au cours de breton pour adultes débutants à Landivisiau et qu'elle y trouvait beaucoup de satisfactions même si elle déplorait l'infidélité de sa mémoire. Cécile n'a pas été socialisée en breton, entendons par là que bien que vivant à la campagne, elle ne fut pas initiée au breton dès son plus jeune âge. Elle avait une sœur et, aussitôt la guerre déclarée, son père est mobilisé puis fait prisonnier. Sa mère, parfaitement bretonnante, confie Cécile à ses parents et certains jours, avouera-t-elle beaucoup plus tard, écrit quelques poèmes en breton pour éponger sa mélancolie. À la fin de la guerre, elle détruira tous ces textes et ce n'est que bien plus tard qu'elle se remettra à l'écriture de poèmes en breton et à les publier. Pendant toute la guerre, Cécile est chez ses grands-parents, parfaitement bretonnants, mais ils parleront toujours français lorsqu'ils s'adresseront à la petite fille. Chose étonnante, le grand-père détenait dans une armoire hors de portée de l'enfant quelques livres dont il parlait en employant le mot « trésor ».

Cécile crut longtemps qu'il s'agissait d'or, un trésor ne pouvant être que d'or ! Son grand-père prononçait aussi de temps à autre des noms comme Virgile, Chateaubriand... En fait, ces livres classiques lui avaient été remis par un religieux (à son décès ?) et il considérait ce condensé de la culture française et savante comme un bien très précieux. Il était assez logique qu'il initiât la petite Cécile à cette langue supérieure, négligeant l'autre, la bretonne, que Cécile cherche à maîtriser cinquante ans plus tard.

- 10 Ces témoignages sont trop peu nombreux pour que l'on aille au-delà de l'expression d'une hypothèse. Exprimons-la pour le moins. La langue bretonne a été pratiquée de manière positive et donc sans honte par les filles lorsque l'initiation a été faite par le père, l'homme, le sujet dominant, entreprenant, chevillé au monde qui l'entoure. Au contraire, la langue bretonne aurait été abandonnée par les filles lorsque l'apprentissage est assuré par la mère, l'être dominé, confiné dans l'espace domestique. Auraient tourné le dos avec enthousiasme à la langue des anciens les filles exclusivement élevées par les femmes, les mères, les grands-mères, les tantes, doublées de religieuses qui s'accordent à tirer la fillette vers une autre culture que celle de la terre et de l'univers domestique. Dans ce dernier cas, les pères, bien que vivants, sont absents, apparaissant seulement pour redire la loi, la règle de bonne tenue, règle et loi émises dans un français rare et approximatif. Il faudrait plus de temps et de moyens pour vérifier une telle hypothèse mais on pourrait peut-être le faire en interrogeant les hommes et les femmes qui recherchent aujourd'hui à renouer avec une langue oubliée ou jamais apprise.

---

## RÉSUMÉS

L'auteure examine ici brièvement un lien de causalité souvent méconnu entre genre et transmission de la langue bretonne. Engagées dans un processus d'exode rural et de promotion sociale conditionnée par la maîtrise du français, les femmes ont en général été à l'avant-garde de l'abandon du breton. Leur rôle prépondérant dans l'éducation des jeunes enfants aura en outre contribué à renforcer cette dynamique. Il existe cependant des femmes qui ont conservé une image positive du breton, celles qui ont développé une relation forte avec leur père, jouant le rôle d'initiateur à cette langue.

The author takes a brief look at an often underestimated causal link between gender and the transmission of the Breton language. Experiencing a process of rural exodus and social advancement conditional on language shift to French, women have generally been at the forefront of the abandonment of Breton. Their predominant role in the upbringing of young children also helped to reinforce this trend on a broader scale. However, there are also women who have retained a positive image of Breton: those who had developed a strong relationship with their father, who played the role of initiator into the language.

## INDEX

**Mots-clés** : breton (langue), femmes, genre, changement linguistique, paternité

**Keywords** : Breton (language), women, gender, language shift, fatherhood

## AUTEUR

**ANNE GUILLOU**

Sociologue, UBO, Brest